

La patinoire chez Georges et Napoléon

Benoit Tapp

Volume 52, numéro 3 (184), novembre 2015, février 2016

Nos glorieux Gaspésiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81268ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tapp, B. (2015). La patinoire chez Georges et Napoléon. *Magazine Gaspésie*, 52(3), 29–30.

La patinoire chez Georges et Napoléon

Cette histoire se déroule à L'Anse-à-Valleau et se veut un rappel de ce qui se passait un peu partout dans la péninsule il n'y a pas si longtemps. L'auteur nous entraîne dans une belle époque, celle des patinoires extérieures.

◆ Un récit de **Benoit Tapp**
Gaspé

Dans ce temps-là (année 1950-1960), notre jeu préféré était les joutes de hockey sur la rivière avec nos bâtons faits à la main ou avec une branche d'arbre ayant la forme d'un hockey. Puis, il y a eu la patinoire chez Georges Dupuis et celle chez Napoléon Samuel.

Le rectangle de glace chez Georges Dupuis

Pour monter ce rectangle de glace chez Georges Dupuis, la neige était poussée sur une largeur de soixante pieds et une longueur de cent pieds. Les jeunesses du village ajoutaient une planche de « slab » de huit à douze pouces de haut pour la bande. Pour arroser, ils allaient à la rivière chez Armand Dupuis avec sept à huit chiens attelés à des traîneaux. Les buts étaient fabriqués avec de la planche et ils y ajoutaient de la broche à vigneau. Les bancs des joueurs étaient sculptés dans le banc de neige. Pour tracer les lignes bleues, on prenait du bleu à laver, dilué dans une chaudière d'eau, et, pour les lignes rouges, même procédé avec de la teinture à linge. On appliquait ces mélanges avec un large pinceau à chaumer les granges.

Durant les gros hivers de neige, le mur de neige pouvait atteindre vingt pieds et servait de gradins pour les spectateurs. Pour éclairer cette enceinte, un fil noir était suspendu au centre de la patinoire où était fixée une ampoule, branchée directement à



La patinoire de L'Anse-à-Valleau.
Photo : collection Benoit Tapp.

la maison chez Georges Dupuis.

Une tension régnait au moment de préparer ce rond de glace pour recevoir les équipes adverses. Le matin de la joute, tous les mâles du village venaient faire leur tour, soit pour nettoyer la glace, soit pour agacer nos joueurs. M. Gérard Dupuis ne manquait jamais de faire monter la tension. Il ciblait un joueur en particulier et ne le lâchait pas d'un pouce :

- Attends que la gang de Laflamme te prenne sur le bord du banc de neige!
- « Un tel m'a dit qu'il va te passer une volée et il ne te restera plus une dent! »

- « Tu n'as pas encore compté un but cette année! »

Le joueur sortait de cette thérapie en maudit... Et prêt pour la joute.

Notre équipe nationale, car pour nous il s'agissait bien de notre équipe nationale, portait fièrement les chandails noirs et jaunes et avait pour nom Les Castors de L'Anse-à-Valleau et, bien attendu, était composée des meilleures jeunesses soient Jean-Paul Dupuis, Roger Dupuis, Hilaire Dupuis, Jean-Louis Dupuis, Roland Dupuis, Élias Dupuis, Bernard Dupuis, Romain Dupuis, Gédéon Mathurin, Mathias Mathurin, Réal Mathurin, Atchez

Mathurin, Guy Gaudreau, Fernand Gaudreau, Claude Gaudreau, Réjean Gaudreau, Paul-Émile Gaudreau, Jean-Guy Dupuis, Gustave Dupuis, Victoris Boulay, Géralda Dupuis et peut-être d'autres. C'était nos étoiles !

Lorsqu'ils sautaient sur la glace avec leurs casquettes ou leurs tuques, leurs mitaines de cuir avec, à l'intérieur, une mitaine de laine, leurs jambières fait de catalogues Eaton et retenues par une corde, c'était l'euphorie. Quelle belle équipe!

Le sifflet de métal lui restait collé aux lèvres

L'équipe adverse arrivait à travers les champs en « snowmobile ». Des équipes venaient de Saint-Yvon, Petit-Cap, Pointe-Jaune et Rivière-au-Renard. Les joueurs descendaient du snowmobile tout habillé et rentraient chez Georges Dupuis pour mettre leurs patins. Mme Annette Dupuis avait toujours son grand sourire pour les accueillir. Nos joueurs étaient tendus. Quelques taquineries et on demandait à l'autre équipe si elle avait amené son arbitre. Pour nous, M. Napoléon Samuel était toujours d'office. Il n'était pas grand mais sévère. Il passait de héros à zéro, dépendamment s'il punissait ou non les joueurs de notre équipe ou de l'équipe adverse. Souvent, pendant la joute et à cause du froid, le sifflet de métal lui restait collé aux lèvres.

Un coup de sifflet et tous les joueurs sortaient. C'était l'euphorie parmi les spectateurs. La partie de hockey débutait. La patinoire n'étant pas tellement grande, les montées et les descentes de la rondelle en étaient que plus rapides. Lors d'une mise en échec, le joueur rentrait dans le banc de neige. Une rondelle soulevée plus d'un pied pénétrait dans la neige. L'arbitre et les joueurs cherchaient le fameux morceau de caoutchouc noir. Quand la rondelle frappait plus haut sur le banc de neige, tout le monde courait la chercher pour la relancer sur la glace en essayant de frapper un joueur adverse. Les échauffourées



Les frères Mathurin, des mordus de hockey. De gauche à droite : Gédéon, Jules-Aimé et Mathias, 1960. Photo : collection Gédéon Mathurin.

n'étant pas rares, les balles de neige pleuvaient sur l'adversaire. Un long coup de sifflet mettait fin à la première période.

Tout le monde sautait sur la glace pour enlever la neige. Les plus frileux couraient chez Georges pour se réchauffer. Le bal recommençait jusqu'à la fin de la partie. Si notre équipe gagnait, l'heureuse nouvelle rentrait dans toutes les chaumières du village. Si notre équipe perdait, nous étions assez chauvins merci! On se demandait s'il y avait eu une joute.

La patinoire chez Napoléon Samuel

Plus tard est venue la patinoire chez Napoléon Samuel. Même atmosphère, mais cette fois avec une vraie patinoire : des belles bandes de quatre pieds de haut, faites de planches « plainées » de quatre pouces de largeur. Des buts en tuyaux de métal avec des filets de seine de peine. Deux rangées d'ampoules de cinq cents watts, le grand luxe! On arrosait avec une pompe à battre le grain qu'Atchez Mathurin et son frère François apportaient sur un boyard dont se servaient les pêcheurs. Atchez

faisait partir l'engin manuellement et un bruit d'enfer se faisait entendre. Il fallait mettre de l'eau dans la tête du moteur pour le refroidir. Pendant des nuits entières, on arrosait et, à la fin de la saison, il ne restait plus que trois pieds de bandes tellement la glace avait épaissie. Souvent le boyau d'arrosage gelait, il fallait donc attendre que ça dégèle pour continuer l'arrosage.

Pour assister à certaines joutes il fallait payer cinq ou dix sous, selon l'importance des visiteurs; une fortune pour l'époque. Ceux qui n'avaient pas d'argent devaient rester au chemin principal ou se faufiler en passant par chez Arthur Gaudreau. En tous les cas, plus de personnes assistaient aux joutes que de personnes qui payaient. En plus de notre équipe nationale de hockey, se sont ajoutées des équipes de ballon balai, formées par les plus vieux du village.

Que de plaisirs dans un village tissé très serré! ♦